

## LE TRAVAILLEUR,

PAR LA

## MÈRE DUCHÊNE.

IL Y A EN FRANCE  
117 hommes qui se tuent  
pour la jouissance d'un seul.

Celui qui n'est pas avec nous  
est contre nous.

Bureaux provisoires : 2, rue de la Fontaine Saint-Marcel. — Les articles envoyés au journal doivent être signés. (affranchir.)

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr., 6 mois, 4 fr., 3 mois, 2 fr.; la Province, 12 fr., 6 fr., 3 fr.; l'Étranger, 20 fr., 10 fr., 5 fr.

SOMMAIRE : L'Hôtel-de-Ville depuis le 24 février. — L'Assemblée nationale. — La fête dite de la Concorde. — La mère Duchêne à monsieur Isambert. — La 12<sup>e</sup> Légion. — Les détenus politiques et les blessés de février.

PARIS, 25 MAI.

## L'Hôtel-de-Ville depuis le 24 février.

Les vampires royaux sont tombés, buvant jusqu'au dernier râle le sang du peuple, qui envahit en vainqueur l'Hôtel-de-Ville. — C'en est fait, la succession des hauts emplois, des grasses sinécures, est ouverte, et d'indignes bâtards se jettent au travers des rues, tournent les barricades, salissent de leurs bottes vernies le sang versé par nos frères, et sautent par dessus les cadavres pour courir à la curée. — D'où viennent-ils, que veulent-ils, qui sont-ils ? La belle question ! — Ils sortent de leurs caves où ils étaient enterrés depuis le 24 février, et maintenant qu'il n'y a plus de balles à mordre, de cartouches à brûler, les voici qu'ils accourent effarés, pestant encore contre ces remparts de pavés qui les empêchaient d'aller d'un train de poste dans les rues pour arriver au partage qu'ils ont convoité.

Ce qu'ils veulent ? — Pardieu, la chose n'est pas neuve ; — il faut à ces gants jaunes, non pas une baïonnette pour faire la faction comme les camarades, mais le pouvoir, la force armée, la police, la loi, parce qu'avec le pouvoir, la force armée, la police et la loi, l'on exploite cet imbécile de peuple, qui a au moins le mérite d'être le bœuf gras de la fête.

Qui ils sont ? — Morguienne, vous devez les connaître aujourd'hui ; voici venir les Garnier-Pagès, les Marrast, les Goudchaux, les Crémieux, suivis d'un nombreux état-major de laquais et de marmitons. — Laissez passer la séquelle et vous allez voir venir ensuite les Pagnerre, les Flottard, les Buchez, les Récurt, les Buffet et toute la bande noire de bipèdes affamés de titres et d'épaulettes. — O République ! place donc à tous les laquais de nos rois, place aux laquais des laquais ! — Cette aristocratie nouvelle a besoin de lambeaux et d'esclaves. — Et toi, peuple des barricades, la baïonnette au canon, efface-toi ! Montagnards, vous les nouveaux affamés, veillez sur vos seigneurs ; — couchez-vous sur les dalles de l'Hôtel-de-Ville, pendant que vos maîtres reposent mollement sur les couchettes dorées du vieux Rambuteau ; — restez 36 jours sans ôter vos chaussures pourries, vos haillons usés pour assurer à ces vendus de la royauté, gloire et sécurité. — Et plus tard, dans quelques jours peut-être, vous rentrerez au foyer domestique, sans sou ni maille, et vos élus vous montreront au doigt en ricanant dans leurs barbes et vous traitant de niais. — Oui, bon peuple, organise-toi en gendarmerie, nomme des caporaux d'escouade, des sous officiers, et à ces citoyens qui doivent porter des galons de laine ; — partage ta misère et ta honte, fais faire une profession de foi, prends sur leur conduite des renseignements sévères, sache bien qu'ils sont tous des Caton. — Mais pour ceux-là que tu connais qui t'ont trompé dans tous les temps, n'exige rien ; — vois, ils ont des culottes de soie, et le prestige de l'habit doit l'impressionner encore, livre-leur donc ta jeune République, les destinées du monde ; ne crains rien, va, ce sont les besaciers de l'époque.

La vermine couvre vos habits, enfants, que vous importe ?... n'êtes-vous pas le peuple souverain ? Ils vous l'ont dit. — Alors que voulez-vous ? — Soyez donc les sentinelles de ces matadors hermaphrodites ; — gardez votre linge sale et vos haillons, et ouvrez les grilles aux

solliciteurs et aux femmes galantes qui viennent marchander des emplois, des grâces et des tontines à vos féaux seigneurs. — Vous êtes là pour tout faire, la République le veut ; — à ce prix vous aurez bien mérité de la patrie ! . . .

Pauvres insensés, vous serez donc toujours dupes ? — Les discours de circonstance influenceront donc toujours sur vos cerveaux ? Les saltimbanques politiques sauront donc toujours vous bernier ?

Vous le voyez bien, que diable ! voici trois mois que le privilège et le despotisme sont tombés sous nos balles et déjà le despotisme conspire, le privilège domine et vous crache à la face. — Pourquoi en est-il ainsi ? — Pourquoi ? — Parce que vous ne savez rien édifier, parce que vous ne savez que renverser et que vous n'avez pas confiance en vous-mêmes. En effet, aviez-vous besoin pour constituer un pouvoir, de ces gloires blasées, passées, tarées, qui ont vécu dans la poussière et le borbier de la royauté ? Aviez-vous besoin pour régénérer la société de ces vieilles perruques de la régence ou de la légitimité ? — Morbleu ! la mère Duchêne qui n'est pas bégueule vous déclare franchement que vous avez agi comme des moutards, et pour peu que cela continue, elle verra prochainement à vous donner le fouet ; — entendez-vous ?

Avant que je termine, dites-moi donc, enfants, qui vous a insinué d'accoler aux noms respectables des Ledru-Rollin, des Louis Blanc, des Albert, des Dupont (de l'Eure), des noms moisissés comme ceux dont je vous parlais tout-à-l'heure ? — Dites-moi aussi pourquoi vous avez eu la bêtise d'encenser ces hommes, devenus vos commis, rien que vos commis, payés, chauffés et éclairés ? — Devenez-vous fous ou esclaves ?

Vieille sybille, me répondez-vous ! tu ne sais ce que tu dis, le peuple de février n'a pas entendu devenir le valet de ses valets ; si quelques noms peu sonores pour le républicanisme ont frappé tes oreilles et ta vue, ce n'est pas notre faute, ils se sont impunément jetés en avant pour se gaver et se repaître, et s'ils ont dit pour se donner du ton qu'ils étaient nos élus, ils ont passablement menti. — Quant à les encenser, ceci est faux, mère Duchêne ; — nous savions à qui nous adressions nos sympathies ; si quelques drôles en ont pris leur part et s'en sont glorifiés, ils ont fait commell'âne portant les reliques.

Aliborons, Aliborons.  
La mère Duchêne vous dira prochainement ce que sont les hommes de l'Hôtel-de-Ville.

## L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Désormais le suffrage universel et direct est une conquête inaliénable de la nation française. Si, pour une première fois, il n'a pas produit ce que les patriotes en attendaient, il faut l'attribuer aux effets prolongés d'un odieux régime de dix-sept années d'intrigues et de corruption, et à notre éducation encore imparfaite, au point de vue politique. Le sentiment de la justice éternelle est entré trop profondément dans nos cœurs, nous avons couvé, nourri en nous-mêmes, avec un amour trop durable et trop fervent, des opinions démocratiques ; nous avons enfin trop de confiance en Dieu et dans la France pour désespérer de notre jeune république, en face de l'affligeant spectacle de tant de petites ambitions en éveil, de toutes ces puérilités se dressant sur leurs petits pieds, et enflant leurs voix grêles, de tous ces dévouements à n'importe quel régime qui les repait de

de la curée des fonctions publiques. Oui, malheureusement l'égoïsme, l'intérêt personnel ont envahi toutes les classes de la société : les purs, les vaillants sont en petit nombre, mais ce petit nombre sauvera la France. C'est quand le mal est à son comble que le remède est près ; c'est quand l'édifice rongé par le temps, s'éventre de toutes parts, que sa ruine s'accomplit. Soyons donc attentifs, et gardons-nous de perdre tout espoir de régénération : notre Assemblée nationale actuelle n'est que l'embryon du géant qui naîtra un jour.

Aussi dès la première séance, quel péle-mêle, quelle agitation fébrile pour se choisir une place visible aux yeux de tous, et significative par son hostilité au nouveau régime ! Quelle irruption de vanité et de bavardage ! Que de précieux ridicules, que d'importants impuissants et d'impuissants importants, cherchent à se faire jour ! Comme le vieux génie du passé agitait son aile noire au milieu de cette cohue sans idées profondes et justes ! Depuis son installation le 5 mai, que fait l'Assemblée pour le bien de la France et le développement de ses destinées ? le bilan en est facile. Vérification du pouvoir de des membres terminée avec une légèreté qui n'a pour excuse que l'impérieux besoin d'aborder au plus vite les questions vitales.

Nomination pour président du citoyen Buchez, écrivain laborieux et honnête, mais rempli d'idées hétérogènes.

Nomination des vice-présidents Recurt, Cavaignac, Corbon, Guinard, Cormenin et Senard ; et de six secrétaires, Peupin, Robert des Ardennes, Degeorge, Félix Piat, Lacrosse et Léon ;

Nomination pour questeurs des citoyens Degousée, Bureau de Puzy et Négrier.

Les séances des 6 et 7 ont vu annuler la nomination du faux ouvrier Schmit, en réalité ex-employé du ministère de l'intérieur et décoré de la Légion-d'Honneur ; puis les membres du Gouvernement provisoire sont venus présenter un exposé sommaire des actes de ce gouvernement. Beaucoup de fautes ont été commises, soit par excès de prudence, soit par excès de zèle ou d'ambition personnelle, en somme pourtant nous croyons que pendant cette courte et néanmoins trop longue période de dictature, le bien l'a emporté sur le mal.

La séance du 8 s'est passée à entendre un discours du citoyen Gargier-Pagès sur l'état des finances et sur ses mesures. Plusieurs étaient assez peu heureuses, notamment l'impôt sur les fonciers et les portes et fenêtres de 0,45 c. par franc, sans distinction de revenu. La récapitulation du citoyen ministre donnait un excédant depuis la Révolution des recettes sur les dépenses de 11 millions 334, 808 fr. C'est d'un bon présage, si le calcul est exact.

Puis le citoyen Arago a parlé d'organiser 300,000 hommes de troupes régulières ; et le citoyen Lamartine a entretenu l'assemblée avec le langage élevé et séduisant dont il semble avoir le monopole parmi les représentants de la politique étrangère. Ce dernier excelle à colorer l'avenir des plus radieuses couleurs. Les illusions ont toujours servi de pâture aux poètes et l'on serait tenté, en écoutant le citoyen Lamartine, de révoquer le vieux décret de Platon qui voulait qu'on les éconduisit poliment hors de l'enceinte de la république en les couronnant de fleurs. Pourtant la situation de l'Europe n'est pas aussi rassurante qu'il l'imagine ou feint de l'imager. Le mouvement des chartistes et des Irlandais a avorté faute d'union ; l'Italie se débat toujours sanglante entre les serres de l'Autriche ; l'Allemagne plie sous le sceptre de ses deux tyrans de Berlin

et de Vienne; la Pologne, un instant ranimée, est replongée dans son tombeau; le czar s'isole dans son orgueil, tout prêt à pousser sur le Danube ses avalanches de barbares. La France, la France seule est debout; elle est l'étoile de la vie nouvelle pour le monde entier, mais ce n'est pas en se tenant impassible, les bras croisés, en face de la lutte qui s'engage sur tous les points, qu'elle restera la fille aînée de la Providence, et réalisera l'espoir des peuples.

Par amour d'une retraite paisible, Béranger a donné sa démission, laquelle refusée, puis réitérée, a été définitivement acceptée le 15.

Le citoyen Dornès a proposé de nommer une commission exécutive, composée de cinq membres écrits d'avance dans le creux de sa main. L'assemblée, après avoir hésité entre une nomination directe des ministres et la nomination d'une commission exécutive, laquelle élirait à son gré des ministres, a adopté le second de ces projets, à la majorité de 411 voix contre 335.

Dans la séance du 10, les cinq membres de la commission ont été élus dans l'ordre suivant : ce sont les citoyens Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine et Ledru-Rollin. Ce fut une liste de conciliation et, le citoyen Lamartine a été rejeté l'avant-dernier par suite, dit on, de son appui publiquement accordé au citoyen Ledru-Rollin. L'excellente assemblée et combien elle est animée d'un esprit franchement démocratique !

Le ministère du progrès, proposé par le citoyen Louis Blanc, a succombé sous l'argutie facétieuse de l'ouvrier Peupin ou plutôt sous la mauvaise volonté de l'illustrissime assemblée. Par reste de pudeur, une commission d'enquête pour l'amélioration du sort des travailleurs a été votée, et par surcroît de réserve aristocratique un comité du travail a été nommé pour contrebarrier la commission.

Dans la séance du 11, l'assemblée a discuté son règlement et les noms des nouveaux ministres, j'allais dire, des nouveaux secrétaires d'état ont été proclamés : ce sont à la justice, le citoyen Crémieux; aux affaires étrangères, J. Bastide; à la guerre, Charras, remplacé depuis par le général Cavaignac; à la marine, Cazy; à l'intérieur, Recurt; aux travaux publics, Trélat; à l'agriculture et au commerce, Flocon; aux cultes, Bethmont; à l'instruction publique, Carnot; aux finances, Duclerc.

Ont été nommés de plus les citoyens Pagnerre, secrétaire général de la commission exécutive AVEC VOIX DÉLIBÉRATIVE, Marrast maire de Paris, Caussidière qui a depuis donné sa démission, préfet de police.

Dans la séance de vendredi, 12, on s'est préoccupé d'une commission de constitution, et on a décidé que cette commission serait composée de 18 membres, nommés en séance publique par scrutin de liste.

Nous passons pour arriver à la journée du 15, si triste pour tous; des interpellations devaient avoir lieu sur les affaires de Pologne et d'Italie. Le citoyen J. Bastide lisait d'une voix faible un écrit sur nos relations avec les puissances étrangères, quand une immense manifestation, accomplie au grand jour en faveur de la cause polonaise, se présenta et demanda à déposer directement par ses délégués une pétition, vœu unanime de toute la France. Par suite du refus de l'Assemblée de laisser les délégués pénétrer jusqu'à elle, ou du moins de députer quelques-uns de ses membres au-devant de la manifestation, les esprits sortirent des gonds, et un acte de violation des plus regrettables fut commis. Il n'y avait point là, nous le croyons fortement, de préméditation. Les prétendus chefs du mouvement ont été entraînés, forcés eux-mêmes de suivre la foule. La facilité avec laquelle il s'est évanoui le prouve assez.

Nous en restons sur ce drame déplorable, mais non sanglant, et nous continuerons notre revue, dans le prochain numéro, de façon à nous mettre à l'ordre du jour.

**LA FÊTE DITE DE LA CONCORDE.**

La Mère-Duchêne n'est pas allée à la fête; la vieille mère du travailleur ne va pas grimacer un sourire dans la foule, quand elle sait que des milliers de ses enfants sont sans pain et sans travaux. — Et qu'irait-elle faire

au milieu des baïonnettes et des chars de triomphe? — Voir 900 cumulards-satisfaits, étalant leur pédantisme et leur impuissance? — Allons donc! — Pense-t-on que si la vieille était passée par là, elle aurait pu se tenir la langue? — N'aurait-elle pas engueulé proprement cette bande de claqueurs soudoyés du Champ-de-Mars, applaudissant quand même, aux phrases banales sorties de cerveaux creux, ou aux moindres contorsions des commis de la nation? — N'aurait-elle pas été indignée de voir nos jeunes filles s'oublier jusqu'à jeter des fleurs à ces mêmes commis? — Vraiment, cela passe toute expression, nos filles devraient être de meilleures maisons.

Et puis, pour ceux qui ont la panse pleine, qui ont 25 francs par jour et plus à grignoter, les fêtes peuvent avoir de l'attrait; mais pour ceux qui sont dans la misère, pour ceux qui pleurent sur les destinées de la Pologne, pour ceux enfin qui ont du cœur au ventre, ce jour-là était un jour de deuil.

J'ai cru qu'il n'y avait que la canaille royale, capable de voler 2,000,000 fr. pour danser sur des cadavres et devant les cachots; mais hélas! la vieille balayeuse des barricades s'est trompée un jour de plus. — Pauvre peuple, toi le seul souverain, on se moque de toi comme de Colin-Tampon. — La Mère Duchêne se fâchera, en tends-tu?

**La mère Duchêne à M. Isambert.**

Je savais bien, monsieur Isambert, que tu t'étais empressé au 24 février d'acheter un masque républicain, mais je ne m'attendais pas à te voir le jeter si promptement; j'avais lu ta profession de foi, et à ton verbiage ampoulé, j'avais compris que ceux qui te donneraient leur voix, introduiraient le loup dans la bergerie; je te savais réactionnaire effronté, mais je te croyais plus prudent; tu ne sais donc plus lire, tu n'as jamais vu au-dessus de la tribune ces mots tracés par la volonté du peuple souverain : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, ou les mots sont pour toi si vides de sens, que trois mois après les barricades de février, tu as cru être encore en pleine monarchie. Doucement, mes beaux messieurs de la régence, vous n'êtes pas encore si forts; le souffle de la révolution n'est pas encore si éteint, que vous puissiez d'une parole, d'un trait de plume, étouffer toutes les libertés ramassées dans le sang que vous avez fait verser! Toi, monsieur Isambert, tu voudrais de ta voix aigre et stridente faire décréter la fermeture de tous les clubs, par la corbleu, c'est s'y prendre un peu trop tôt! tu ne sais donc pas que c'est la plus sainte de nos libertés, la liberté d'association, et que nous ne te la céderons que lorsque nous n'aurons plus une plume à conduire ou un fusil à manier.

Le moment était mal choisi du reste, car tes amis, ceux qui exhalent chaque jour leur stupide colère contre les clubs, n'ont pas osé soutenir ta proposition liberticide, et l'Assemblée, tout d'une voix, t'a forcé de descendre de la tribune; il y a donc encore un peu de pudeur dans cette Assemblée nationale, si largement composée d'ennemis de la République.

La commission exécutive a été plus courageuse! honneur à elle! elle a entendu ces baïonnettes intelligentes, qui, au 16 mai, couvraient les places et les rues de Paris, en criant avec rage : A BAS LES CLUBS! et tout aussitôt elle s'est mise à décréter la fermeture des clubs Blanqui, Barbès et Raspail; la mère Duchêne lui vote de très-respectueux remerciements pour n'avoir pas du même trait de plume décrété la fermeture de tous les clubs de Paris et ressuscité ainsi les bienheureuses lois de septembre!

Trêve d'ironie, je connais bon nombre de sociétés populaires, qui n'auraient pas facilement courbé la tête sous ce joug dictatorial et réactionnaire; et qui n'auraient pas laissé escamoter la plus sérieuse de nos libertés, celle de s'instruire en commun, sur les menées de ceux qui voudraient tuer la République.

Le club démocratique de l'Arsenal a voté avec enthousiasme qu'il résisterait à l'oppression du pouvoir, et deux ou trois clubs du quartier latin, ont tenu leur séance, le 10 mai, sous les menaces des baïonnettes bourgeoises.

Le club de l'égalité et de la fraternité, dans sa

séance du 20 mai, sous l'impression d'une indignation bien légitime, a décrété à son tour, la déclaration suivante :

« Le club de l'ÉGALITÉ ET DE LA FRATERNITÉ, adhère à la résolution prise le 17 courant par le club démocratique de l'Arsenal. Comme lui, il entend exercer le droit de réunion et maintenir le club, il n'est pas moins décidé à ne se laisser intimider par qui que ce soit, qu'à se maintenir toujours dans les limites de l'ordre public et de la fraternité. Il est heureux d'exprimer publiquement sa reconnaissance à l'assemblée nationale pour avoir repoussé à l'unanimité la proposition liberticide et réactionnaire de l'un de ses membres.

Au nom du club;

P. Very l'un des vice-présidents,  
Alfred Monbrial, secrétaire-général.

Vous le voyez, citoyens Représentants; commission exécutive, députés de la régence, on vous connaît, et l'on attend.

On annonce la nomination d'un colonel de la XII<sup>e</sup> légion, du choix de Mg... Armand Marast. Une foule de gardes nationaux de cette légion se sont déjà présentés dans nos bureaux pour protester contre ce mode de nomination, et surtout contre le sujet que l'on veut imposer, ce qui n'est rien moins que le frère ou le beau-frère de sa seigneurie le maire de Paris. Du reste, il ne manque pas depuis le 15 mai de cuistres de la case et de la boutique qui entendent porter les épaulettes, et que nous stygmatiserons sans merci.

**LES DÉTENUS POLITIQUES**

ET LES BLESSÉS DE FÉVRIER.

Sommes-nous volés? — Telle est la question qu'à bon droit tout homme de cœur peut s'adresser. — Comment, le lendemain d'une révolution héroïque, le gouvernement fondé sur les barricades, a l'infamie de laisser mourir de faim les vieux démocrates sortis des cachots après des années de lutte et de souffrances? — Croirait-on que des blessés de février sont obligés d'aller tendre la main à l'Hôtel de Ville et solliciter près de la bureaucratie gavée et repue qui s'y est implantée, je ne sais comment ni pourquoi, si ce n'est pour se faire engraisser aux dépens de tous, une aumône qu'on a l'impudence de lui refuser encore.

Si tous les satisfaits avaient au moins le courage de la volonté, il est probable qu'ils en auraient bientôt fini avec nos républicains et nos combattants, en leur donnant un asile au dépôt de Saint-Denis. Patience, on pourra les y conduire sans doute, ou bien les vers rongeurs qui disposent des fonds publics avertis par une juste réprobation, apprendront à mieux savoir répartir les offrandes du peuple.

En attendant, un nombre considérable de détenus sont dans la plus grande détresse; les familles de ceux qui sont sous la férule des modérés, sont sans pain, et personne ne vient à leur secours : la mère Duchêne fait donc un appel à tous les cœurs généreux. Une souscription est ouverte dans ses bureaux, et elle espère que l'obole du pauvre viendra remplir l'escarcelle de nos malheureux frères abandonnés à eux-mêmes, ou traqués par le pouvoir tant soit peu national.

**AU GRAND MONTESQUIEU.**

Rue Montesquieu, n° 7. Le citoyen Lebrun a considérablement et brillamment agrandi ses habillements confectionnés. Beauté et bonté de marchandises, prix très-modérés, bonne foi du propriétaire, tout doit engager nos lecteurs de visiter ce vaste établissement.

Le Rédacteur : C<sup>r</sup> VERMASSE dit Mitraile.

Paris.—Imp. d'Éd. Bastruche, rue de la Harpe, 90.